



Lampe de Hanoucca



Numéro d'inventaire : 18819

Titre : Lampe de Hanoucca

Dénomination contrôlée : Judaica hanoukkiah

Désignation de l'objet : Lampe de Hanoucca en cuivre repoussé originellement argenté, Plaque triangulaire en forme de fronton sur deux colonnes avec décors au repoussé sur un socle portant 8 godets pour bougies.

Matériaux : cuivre, argent

Techniques : repoussé, soudure, argentage

Dimensions : 16 cm x 14,8 cm x 3,8 cm

Mode d'acquisition : achat

Source de l'acquisition :

Personnes/Organisations liées : [Raban, Zeev](#)

Datation (période) : vers1950

Date de production :

Provenance géographique : Moyen Orient, Israël, Jérusalem

Provenance géographique :

Informations historiques : Ecole Bezalel Au tournant du XXe siècle, sous la domination ottomane, Jérusalem se transforme rapidement en un centre d'activités culturelles juives. Les protagonistes de cette scène étaient, pour la plupart, de récents immigrants juifs d'Europe de l'Est. Ils avaient été incités à se rendre en Palestine par le mouvement sioniste naissant et étaient impatients de se débarrasser des conditions oppressives qu'ils avaient connues sous l'Empire russe. Eliezer Ben-Yehuda (1858-1922), un ancien étudiant rabbinique de Biélorussie qui tentait de faire revivre la langue hébraïque parlée, Abraham Zvi Idelsohn (1882-1938), un cantor de Lettonie



qui documentait et revitalisait les traditions musicales juives, et Boris Schatz (1866-1932), un artiste né dans une famille juive orthodoxe de Lituanie qui cherchait à créer un style artistique juif unique en Palestine. Ces artistes vivaient et travaillaient dans la ville, à proximité immédiate les uns des autres. En 1906, Schatz a fondé l'école d'art et d'artisanat Bezalel à Jérusalem, réalisant ainsi son rêve d'établir une coopérative artistique juive. L'institution porte le nom biblique de Bezalel, l'architecte en chef du Tabernacle (Exode 31 et 35). L'école a formé de nombreux artistes et artisans. Les artistes étaient principalement recrutés parmi les jeunes immigrants juifs européens. Les artisans étaient principalement des Juifs yéménites et des femmes membres du Yishuv (la communauté juive locale pré-sioniste). Boris Schatz a également publié de nombreux ouvrages littéraires. Parmi eux, il y avait « Jérusalem reconstruite : A Daydream », un roman utopique publié en hébreu en 1918 et traduit plus tard en yiddish. Le roman décrit la Terre d'Israël un siècle plus tard, en l'an 2018, comme un État juif socialiste dans lequel la plupart des richesses économiques sont créées par la production artistique coopérative. Au cœur de ce futur pays se trouvait une école et un musée idéalisés portant le nom de Bezalel, décrit comme un temple moderne de Jérusalem consacré à la célébration et au rajeunissement de l'art juif. Bien que le projet éducatif de Schatz ait pris fin en 1932, plus d'une décennie avant la création de l'État d'Israël, les produits de l'école ont inondé le marché touristique local et international et font aujourd'hui partie de collections privées et publiques dans le monde entier. Le nom de l'école a été hérité par l'Académie Bezalel d'art et de design de Jérusalem, qui est soutenue par l'État d'Israël depuis 1969. Cette exposition explore l'héritage des débuts de l'école Bezalel tel qu'il s'exprime dans les souvenirs et les œuvres d'art produits à Jérusalem au début du XXe siècle, qui font désormais partie intégrante des collections de The Magnes, ainsi que dans les nouvelles œuvres commandées à Gabriella Willenz, récemment diplômée du département de pratique artistique de l'université de Berkeley. De l'Europe de l'Est à Jérusalem : Un héritage artistique du traumatisme Depuis le début du XXe siècle, des artistes juifs européens se sont tournés vers un nouveau genre, mettant en scène les persécutions et l'exil des Juifs. Certaines de leurs œuvres ont été exposées à l'École Bezalel de Jérusalem. En montrant la souffrance des Juifs d'Europe, ces œuvres mettaient en lumière la nécessité d'une patrie juive et suscitaient des réactions émotionnelles en faveur de l'initiative sioniste. En 1916, en pleine Première Guerre mondiale, Abel Pann (1883-1963), un artiste juif originaire de Lettonie, réalisa une série de dessins inspirés des récits de pogroms antijuifs qui se déroulaient à travers l'Europe de l'Est. Pann vivait alors à Paris, en attendant de s'installer à Jérusalem pour enseigner à l'École Bezalel. En 1920, l'école consacra une salle entière à l'exposition de ses œuvres. La série complète de quarante-six dessins fut présentée, accompagnée de rouleaux de Torah tachés de sang, récupérés dans des synagogues d'Europe de l'Est ravagées. En 1926, l'école publia un portfolio artistique regroupant la série, sous le titre La Cruche de larmes. La terre d'Israël, utopie biblique moderne Dans le contexte plus large du nationalisme romantique européen du XIXe siècle, le mouvement sioniste naissant a inspiré de nombreux Juifs à rêver d'un retour à une « patrie biblique », située en Palestine. Le projet artistique de l'École des arts et métiers Bezalel a intégré ce concept dans sa production artistique, en utilisant des textes hébreuïques et des images juives, associés à des éléments décoratifs rappelant le mouvement européen de l'Art nouveau. Les œuvres de l'École Bezalel peuvent être considérées comme une expression iconographique d'une revendication moderne de propriété sur l'ancienne Terre d'Israël. Les souvenirs créés à l'école incorporaient souvent des textes de la Bible hébreuïque, ainsi que des sites archéologiques de la Terre d'Israël, tels que le Tombeau de Rachel et le Mur occidental. Ces lieux sacrés avaient été documentés au fil de l'histoire par des pèlerins et voyageurs juifs, chrétiens et musulmans en Terre sainte. Dans son roman utopique Jérusalem reconstruite (1918), le fondateur de l'école, Boris Schatz, décrivait les lieux saints, les ruines anciennes et les tombeaux bibliques de Palestine comme « les seuls biens qui nous appartenaient



[c'est-à-dire aux Juifs] à Jérusalem à cette époque ». Atelier Marvadia, École des arts et métiers Bezalel - Tapis représentant une vue du Tombeau de Rachel, entourée de deux candélabres à sept branches et encadrée d'étoiles à six branches portant en hébreu le mot « Sion » Jérusalem, Palestine, début du XXe siècle, Chaîne en laine et coton. Don de Mary Schussheim, 85.35.24 « Mode orientale » : L'artisanat des minorités - femmes et hommes L'école Bezalel assignait à ses étudiants des métiers d'art et des domaines de supervision spécifiques en fonction de leur genre et de leur origine géographique. Les immigrants juifs européens travaillaient principalement comme « artistes », créant des styles reflétant l'esthétique de la nouvelle culture du sionisme. Les membres du Yichouv (la communauté juive pré-sioniste) étaient, quant à eux, des « artisans ». Parmi ce second groupe, les hommes juifs yéménites étaient généralement associés au travail du métal et à la sculpture, des métiers dans lesquels ils étaient considérés comme particulièrement doués. En 1910, Schatz fonda un village d'artistes yéménites à Ben Shemen, en périphérie de Jérusalem, où des ateliers de filigrane en argent et en or coexistaient avec des activités agricoles. Les femmes du Yichouv, quant à elles, étaient exclusivement chargées de la production de dentelle, de broderies et de tapisseries. Les textiles qu'elles fabriquaient, tout comme les accessoires en argent réalisés par les artisans yéménites, étaient, pour la plupart, conçus par des immigrants d'Europe et de Russie. Les concepteurs de l'école ont cultivé une vision idéalisée de la Terre. Cela s'est souvent traduit par des textiles inspirés de motifs traditionnels yéménites, qualifiés d'« orientaux ». De telles représentations étaient considérées comme propres au Moyen-Orient, tout en évoquant l'époque biblique. Plus tard, dans les années 1940 et 1950, des organisations israéliennes d'artisanat, soutenant les femmes locales, ont poursuivi la production de vêtements et d'accessoires basés sur le même « style yéménite ». Boris Schatz : Du Cheder à Bezalel Né dans une famille juive lituanienne, Boris Schatz (1866–1932) reçut une éducation religieuse traditionnelle à Vilnius, y compris en fréquentant le cheder, une école élémentaire juive traditionnelle d'Europe de l'Est. Dans la vingtaine, il s'installa d'abord à Varsovie pour poursuivre une carrière artistique. En 1889, il déménagea à Paris, où il s'inscrivit à l'Académie des Beaux-Arts de Paris, sous la direction du peintre Fernand Cormon (1845–1924), et étudia également avec le célèbre sculpteur juif Mark Antokolsky (1843–1902). En 1895, il fut l'un des artistes internationaux invités par le prince Ferdinand de Bulgarie pour fonder l'École royale de dessin (plus tard renommée Académie nationale des arts) à Sofia. Touché par l'affaire Dreyfus et par l'augmentation des pogroms en Europe de l'Est, Schatz adhéra au sionisme et conçut l'idée de fonder une école d'art juive à Jérusalem. Il s'installa en Palestine ottomane en 1906. Dès 1909, Schatz entreprit une tournée mondiale pour promouvoir et vendre les créations de Bezalel. Il mourut à Denver, dans le Colorado, en 1932, lors d'un voyage de collecte de fonds aux États-Unis. Bien que Boris Schatz se soit éloigné de son éducation religieuse juive, ses œuvres ont souvent exploré des thèmes juifs. Ancrées dans le réalisme du XIXe siècle, elles représentaient des personnages bibliques, des événements religieux et des membres du mouvement sioniste. Ses œuvres populaires ont été produites en de nombreux exemplaires et reproduites dans des publications monographiques. Premières voix du sionisme Avant de s'installer à Jérusalem, Boris Schatz commença à travailler sur une série de bas-reliefs de petit format inspirés de son enfance en Lituanie. Ces œuvres représentaient des scènes de la vie juive religieuse, telles que les rituels du sabbat, la fête de Souccot et les grandes fêtes. Plus tard, alors qu'il vivait à Jérusalem, le répertoire de Schatz s'élargit pour inclure des thèmes sionistes. Il représenta des pionniers juifs travaillant la terre, des dirigeants politiques tels que Theodor Herzl (1860–1904) et Joseph Trumpeldor (1880–1920), ainsi que des écrivains hébreuïques comme Naftali Herz Imber (1856–1909). Bezalel, ancien et nouveau : Départements et techniques L'approche pédagogique de la première école Bezalel à Jérusalem fut influencée par le mouvement Arts and Crafts. Initié dans l'Angleterre du XIXe siècle par le penseur John Ruskin (1819–1900), ce mouvement, inspiré par des philosophes socialistes, visait à



restaurer l'importance de l'artisanat et à le placer sur un pied d'égalité avec les beaux-arts. Boris Schatz introduisit des techniques artisanales traditionnelles, telles que la filigrane en argent et en or, le tissage de tapis, le travail du laiton damasquiné, la sculpture sur bois et la broderie, dans plusieurs ateliers de Bezalel. En 1935, après six ans de fermeture, l'école Bezalel — alors dirigée par l'artiste Mordecai Ardon (1896–1992) — abandonna les techniques artisanales traditionnelles de Schatz au profit d'expressions artistiques modernes inspirées du mouvement Bauhaus. Après la fondation de l'État d'Israël en 1948, les arts furent placés sous l'égide de l'État. Cette initiative, inspirée par des institutions internationales, transforma l'école professionnelle Bezalel en Académie des Beaux-Arts. Depuis les années 1970, l'école a intégré un programme de design graphique, abandonnant une fois de plus les dichotomies entre art et art décoratif, ainsi qu'entre art et fonctionnalité. De nouvelles technologies furent introduites, notamment la vidéo et la photographie, ouvrant la voie à de nouveaux domaines en phase avec les évolutions du monde artistique international. Réponse de l'artiste Leaning Towers (Kiddush Cup) et Leaning Towers (Hanukkah Lamp) de Gabriella Willenz font partie d'une série de répliques imprimées en 3D d'objets conservés dans la collection Magnes d'art et de vie juive, qui avaient été produits à l'origine au début du XXe siècle à l'École des arts et métiers Bezalel. Cette série met en lumière les tensions inhérentes aux objets originaux : entre art et artisanat, décoratif et conceptuel, beaux-arts et objets fonctionnels. Le savoir-faire artisanal est remplacé par des procédés et logiciels de photogrammétrie, de modélisation en maillage et d'impression 3D, visant à éliminer toute trace de la main humaine. Ainsi, la sensibilité artistique de ces objets imprimés en 3D réside à la fois dans le cadre conceptuel de leur création et dans le déploiement imparfait des technologies de design industriel. La qualité de l'« objet unique » associée aux pièces faites main est ici remplacée par des défauts imprévisibles, des irrégularités esthétiques et des rendus altérés, dus à la médiation du processus d'impression 3D et à la traduction entre matériaux et médias. Suggérer que l'échec puisse être le créateur ou le révélateur de valeur nous invite à repenser les différentes hiérarchies évoquées précédemment.